



Le Requin de la gare

un roman de

Pierre Thiry

**Editions Les Frasques
1er Avril 2014**

L'auteur

Pierre Thiry a publié deux romans: «Ramsès au pays des points-virgules» (2009) et «Le Mystère du pont Gustave-Flaubert» (2012) ainsi qu'un conte pour enfants : «Isidore Tiperanole et les trois lapins de Montceau-les-Mines» (illustré par Myriam Saci).

Avec « Le Requin de la gare », il rend à nouveau hommage à la ville où il vit : Rouen. Il travaille actuellement à l'écriture d'un nouveau roman.

Il a été administrateur de théâtre, vendeur de disques, programmateur de concerts. Il aime flâner chez les bouquinistes, jouer du violoncelle, écrire le soir à la lueur d'une chandelle. Il anime régulièrement des ateliers d'écriture notamment au Café Librairie Ici & ailleurs (rue Damiette à Rouen). C'est la première fois que Pierre Thiry publie un roman aux Editions Les Frasques.

Site officiel : <http://charles-hockolmess.e-monsite.com/>

Table des matières

Préface par Hector Servadac	page 6
Chapitre 1 La panne	page 8
Chapitre 2 Une femme troublante	page 11
Chapitre 3 L'inondation	page 14
Chapitre 4 Pêche en eaux troubles	page 34
Chapitre 4 Une immonde action	page 54
Chapitre 5 Lèche ce tas de roubles	page 72
Chapitre 6 La blonde au basson	page 102
Chapitre 7 Les mèches pas souples	page 132
Chapitre 8 La ronde sans passions	page 162
9	
Chapitre 9 La crêche en houblon	page 192
Chapitre 10 Elle gronde la sonde	page 212
Chapitre 11 La canne	page 250
Chapitre 12 La pêche	page 290

Préface
par
Hector Servadac
professeur de grammaire au Collège Jules Verne de Déville-lès-Rouen

L'auteur de « Ramsès au pays des points-virgules », d' « Isidore Tiperanole et les trois lapins de Montceau-les-Mines » et du « Mystère du pont Gustave-Flaubert » une fois de plus nous étonne par ce nouvel opus au style explosif quoique le milieu aquatique n'y soit point absent. Mais le mélange de l'eau et du gaz ne produit-il pas des résultats détonnant ?

La langue française n'est pas facile à manier, Antoine de Rivarol le rappelait déjà dans son « Discours sur l'Universalité de la langue française » (qu'il me soit permis de citer les termes exacts de son propos dans cette préface que je suis très honoré de rédiger, car d'autres que moi auraient été capables de la rédiger). Voici ce que disait Antoine de Rivarol de la prose française :

« Si la rigide construction de la phrase gêne la marche du musicien, l'imagination du poète est encore arrêtée par le génie circonspect de la langue[...] Il faut donc que le poète français plaise par la pensée, par une élégance continue, par des mouvements heureux, par des alliances de mots. C'est ainsi que les grands maîtres n'ont pas laissé de cacher d'heureuses hardiesses dans le tissu d'un style clair et sage, et c'est de l'artifice avec lequel ils ont su déguiser leur fidélité au génie de leur langue que résulte tout le charme de leur style : ce qui fait croire que la langue française, sobre et timide, serait encore la dernière des langues si la masse de ses bons écrivains ne l'eût poussée au premier rang en forçant son naturel ».

Indéniablement Pierre Thiry est parvenu avec succès à forcer le naturel de la langue dans ce « roman terrifiant ». Il a réussi à essorer ses mots pourtant considérablement humidifiés par le passage qu'il leur impose au travers des rues de Rouen la « Pluvieuse languissante » ainsi qu'il la dénomme dans un beau

paragraphe lyrique.

Du lyrisme il y en a dans la prose qui nous est donnée à lire ici, un style qui a visiblement été forgé dans les échos de la lyre des poètes d'antan. Quelques restes de Clément Marot flottent ici et là, mais c'est surtout à Georges Simenon que l'on songe tant le feutre mou du commissaire G. Plankeymonckask subi les assauts de la bruine normande sans jamais protester. Le silence des feutres mou du commissaire Maigret est systématique chez Georges Simenon, on retrouve ce même silence chez Pierre Thiry (dont le style est pourtant fort différent de l'auteur de « L'homme qui regardait passer les trains »).

Les trains ne sont certes pas absents de ce récits, et souvent l'émotion nous étreint lorsque Déborah Languy siffle « Take the A train ». Entre le commissaire et Déborah, il y a bien sûr plus d'une étreinte mais tout le talent de Pierre Thiry est de parvenir à les évoquer sans choquer tout en faisant battre les cœurs. Un roman à étudier au collège pour la qualité de son style, et au lycée pour les audaces de ses trouvailles, les retraités y trouveront également matière à délices : l'intrigue se déroule dans les années 1970 une époque qui charriera toujours avec elle son lot d'émotions gratuites du fait de sa prospérité inégalable.

Inégalable et riche en surprise, ce récit que je vous recommande l'est assurément. Et qui s'y plongera ne le fait pas sans risque de s'y noyer tant les phrases y coulent en abondance.

Chapitre 1 La panne

Le commissaire G. Plankeymonckask passait sur la place de l'Hôtel de Ville, quand treize heure quarante-cinq sonnait au beffroy de la Cathédrale. La flèche de cette dernière transperçait la tête de Napoléon qui dressait sa fière statue de bronze au dessus des voitures automobiles . Celles-ci ronronnaient en un assourdissant embouteillage. Le commissaire flegmatique, héroïque restait impassible nullement incommodé par le bruit extérieur. Il avait branché l'auto radio de sa Renault 12 TL. Serge et Christine Ghisoland y chantaient « A la folie ou pas du tout » une savoureuse chanson de variété comme le commissaire les aimait, de celles qui fondaient immédiatement dans l'oreille sans provoquer de bouchons de cerumen.

Grâce à la douceur des accélérations de sa Renault en milieu urbain, le commissaire parvint à s'échapper de la place de l'Hôtel de Ville pour atteindre la rue de la République. Sur les trottoirs, les passantes étaient belles, multicolores dans des cirés jaunes citron, oranges explosifs, bleu pétrole. Il pleuvait les larges jupes à grosses fleurs flottaient dans le vent, enveloppant de temps à autre l'attaché case d'un cadre moyen à la démarche affairée.

« C'est beau Rouen sous la pluie » murmura le commissaire en

actionnant son clignotant. Il tournait rue du Gros Horloge, une ruelle assez étroite, mais suffisamment large pour donner à sa Renault 12 une certaine allure de majestueuse. Devant lui, à travers le flou de pluie s'ouvrait un porche renaissance surmonté d'un lourd cadran doré : le Gros Horloge, un des bijoux architecturaux les plus notables de la ville de Rouen.

Le commissaire G. Plankeymonckask était commissaire de police à Rouen depuis le 14 février 1972. Une belle promotion pour ce fonctionnaire de police qui avait toujours été nommé dans des sous-préfectures jusqu'alors. G. Plankeymonckask était un enquêteur brillant. Ses grands yeux clairs, bleus, débonnaires et perçants qui savaient se faire durs et métalliques lorsqu'il le fallait (notamment face aux gangsters) étaient assurément ceux d'un commissaire et pas ceux d'un poissonnier comme aimait à le dire sa concerge, Gilda Makarp qui faisait souvent des remarques très judicieuses, non dépourvues d'intelligence, et qui provoquaient souvent des sourires le commissaire. Cela tombait bien car il avait de très belles dents d'une blancheur éclatante, une qualité qui n'est pas négligeable lorsqu'on exerce une professions destinée à vous rendre héroïque.

Gilda Makarp une belle blonde d'origine Polonaise était fort jolie. Le commissaire ne s'en plaignait pas. C'est agréable lorsqu'on sort ou qu'on rentre chez-soi de sourire à une belle femme.

Jusqu'à présent tout s'était bien déroulé. Malgré les encombrements de la circulation, la Renault 12 du commissaire avait réussi à franchir sans encombre la place de l'Hôtel de Ville. Malgré les pavés glissant, elle avait réussi à descendre, avec toute la souplesse autorisée par sa suspension, la rue de la République, une rue grise encaissée entre des immeubles du XIXe siècle aux façades ornées de quelques motifs sculptés en stucs. Cela allait-il durer ? Non.

Alors qu'elle allait s'engager sous le porche du Gros Horloge, le moteur de la voiture se mit à émettre quelques hoquets qui secouèrent fortement l'habitacle du conducteur. Puis, d'un seul coup, elle s'immobilisa.

Serge et Christine Ghisoland interrompirent aussitôt leur chant tandis que l'orchestre cessait son balancement de valse dans un déséquilibre vertigineux et fort inquiétant. Le commissaire faillit se casser le nez contre le pare-brise. Il l'évita juste à temps. On est un héros, ou on ne l'est pas. Le commissaire G. Plankeymonckask était un héros, un de ceux que rien ne peut abattre, pas même le sort contraire, pas même

les échecs les plus cuisants, pas même les menaces les plus épouvantables, pas même les situations les plus inextricables.

Et pourtant la situation n'était pas brillante. La Renault 12 était tombée en panne en plein milieu de la rue du Gros Horloge, entre 13h45 et 14h00, en pleine heure de pointe. Le commissaire avait beau actionner le démarreur, il ne se passait rien, absolument rien. Il fallait s'y résoudre, c'était une panne. G. Plankeymonckask ne se démonta pas. Il ne chercha pas non plus à démonter sa voiture pour la réparer. Il était commissaire de police, pas mécanicien. En outre une voiture en panne est parfois un objet dont il ne faut pas s'approcher, cela peut-être dangereux.

Dans le cas présent c'était dangereux. Très dangereux même. De la fumée sortait de sous le capot. La Renault 12TIL du commissaire G Plankeymonckask allait-elle exploser ? Toutes les apparences le laissait supposer. Le battement cardiaque du commissaire accéléra légèrement : signe de la panique la plus intense.

Chapitre 2 Une femme troublante

Bloquée sous le porche du Gros-Horloge la Renault douze laissait s'échapper une fumée de plus en plus grise. L'honnêteté intellectuelle qui implique de se méfier des euphémisme oblige même à préciser que c'était une fumée totalement noire. L'explosion était menaçante. Moins pour la Renault que pour le monument qui la surmontait. Certes la Renault douze TL était un véhicule récent et une excellente automobile. Mais elle était fabriquée en série : une de perdue, dix de retrouvées. Le monument du Gros Horloge en revanche était unique, absolument unique, très difficile à reconstruire à l'identique en cas de détérioration. Le commissaire qui n'était nommé à Rouen que depuis quelques mois ne souhaitait pas se créer des difficultés avec l'administration des monuments historiques.

Face à cette situation désemparante, effrayante, désespérée même certains auraient perdu connaissance et péri dans l'explosion, d'autres se seraient enfuis lâchement encourageant une inculpation pour délit de fuite, sans compter les responsabilités pour crimes liés à une explosion en plein centre ville.

Le commissaire G Plankeymonckask ne s'enlisa ni dans une erreur ni dans l'autre. Il agit rapidement, méthodiquement et efficacement. Sortant un extincteur de son coffre il éteignit le début d'incendie avec brio. Ensuite d'un air dégagé, d'une démarche souple, la tête fièrement redressée, il s'engouffra dans le débit de boisson situé dans une vieille maison à colombages située au pied du Gros-Horloge, monument silencieux mais ceux qui pensent que les vieilles pierres ont une âme peuvent imaginer que ce silence masquait une immense émotion reconnaissante à l'héroïsme du commissaire.

Ce dernier indifférent aux effusions des pierres était déjà entré

dans le débit de boisson. Au comptoir se tenait une serveuse dont le physique évoquait celui des starlettes les plus glamour d'Hollywood dans les années soixante. Elle avait dans les yeux quelque chose d'infiniment troublant. Un rouquin hagard, acoudé au comptoir semblait d'ailleurs assez troublé. Il penchait la tête en direction de son verre (à moins que ce soit en direction du décolleté de la barmaid), le commissaire n'eut pas le temps de détailler la scène avec approfondissement il avait d'autres urgences.

— Où est votre téléphone ?

— Ici.

— Permettez ?

— Faites.

Alors le commissaire appela immédiatement la société des dépanneuses Tatisme. Il fallait dégager la Renault 12 au plus vite.

Cinq minute après une dépanneuse Saviem bleue pétrole arrivait sous le porche du Gros-Horloges. Les mouvements de son gyrophares faisaient briller d'une manière insolite les splendides sculptures du porche. On aurait dit les moutons d'Orphée affrontant les portes de l'enfer.

Le conducteur du Saviem était une femme. Elle en descendit avec une souplesse étudiée pour faire de l'effet. Elle était également vêtue d'une façon étudiée pour attirer le regard : une robe de coton imprimées au couleurs d'un pelage de léopard dont l'ourlet s'arrêtait au dessus du genou, des bottes à talons-haut probablement achetées Boulevard de Clichy à Paris chez le chausseur Ernest, son chapeau provenait manifestement de la maison Louis Vuitton sur l'avenue des Champs Elysées, sons sourire énigmatique à fossettes manifestait une habitude à faire rougir les hommes hérité d'une fréquentation assidue des bal masqués de l'Opéra. Elle avait un regard noir, intense et brillant fait pour allumer les passions dans les cœurs les plus froids, les plus héroïques.

Tout héros qu'il était, il se retrouva à bredouiller sur un ton alangui :

— Bonjour, je suis le commissaire G. Plankeymonckask, je viens de vous appeler pour ce qui reste de cette Renault 12 TL. Je suis désolé de vous la laisser en si mauvais état.

— Ne vous en faites pas, Déborah Languy pour vous servir, je travaille à la société des dépanneuse Tatisme depuis cinq ans, les voitures mal en point j'ai l'habitude, je ne vais pas m'émouvoir pour si peu !

Elle parlait du ton assuré de la parisienne dont tous les gestes sont distingués quel que soit le contexte. En deux minutes la Renault 12TL (ou ce qui en restait était soulevé, et posé, en sécurité sur le plateau du camion Saviem.

Derrère les petits carreaux de la fenêtre du bar, le rouquin hagard regardait la scène avec un regard de merlan frit (dans lequel la méchanceté se mêlait à la bêtise).

Le Saviem de Déborah Languy, ployant sous le poids amorphe de la Renault 12TL du commissaire G Plankeymonckask s'apprêtait à s'engager rue Jeanne d'Arc quand sa route fut coupée par le passage d'un convoi de pompier : un Renault Pompe Citerne, et un Berliet Grande Echelle.

La foule sur les trottoirs ruisselait sous la pluie et bruissait des conversations les plus folles :

- Il paraît que le tunnel de la gare est inondé
- Deux trains ont été complètement noyés. Pourquoi les autorités n'ont-elles pas rendu obligatoire l'étanchéité totale des trains ? Sous des tunnels aussi humides ils auraient dû le prévoir.
- Un requin à l'affût dans le tunnel depuis plusieurs jours a commencé à dévorer les femmes et les enfants les plus tendres, ensuite ce sera au tour des personnes âgées et des hommes.
- Pouah !

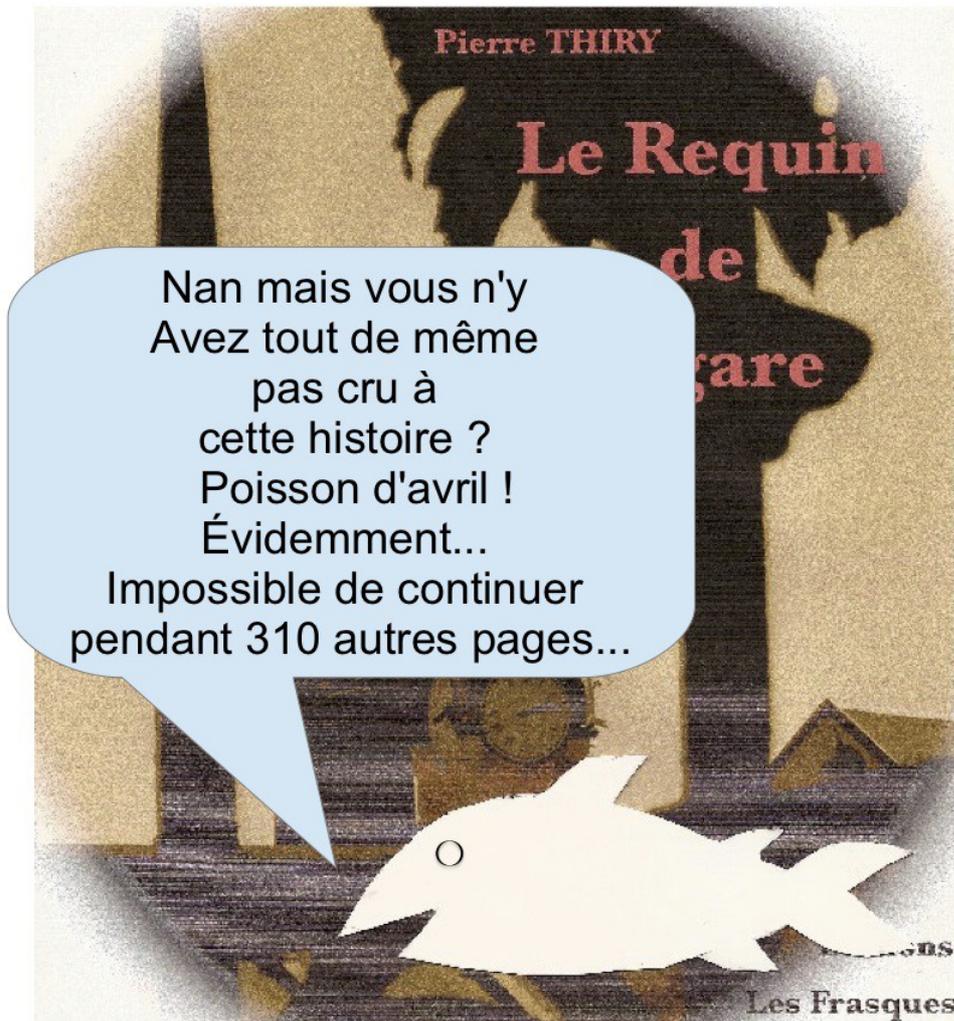
Celui qui avait lancé cette interjection était un homme assez âgé, plutôt gras assez pâle : Georges Risle, poissonnier de son état, plaisantin le week-end mais trouillard devant l'adversité. Il avait même l'angoisse pesante sous ce ciel gris.

- Il pèse son poids cet hâve Risle !

La jeune morue qui avait conclu le dialogue par cette plaisanterie emplie de légèreté juvénile était une hippie mal peignée au sourire sympathique....

Chapitre 3 L'inondation

Jeune maison émergente la maison d'Éditions les Frasques vous offre cet exemplaire gratuitement mais renonce à l'éditer en intégralité en solidarité avec tous les talentueux éditeurs hodieusement exploités par les auteurs. Nous avons renoncé à corriger les fautes d'orthographe de cet écrivain prétentieux. Et nous avons décidé de le distribuer gratuitement car pour nous



c'est l'électeur qui compte.

Les Editions Les Frasques 1er avril 2014.